

Impressions d'Istanbul

Carnet de voyage au cœur du Patriarcat de Constantinople

*Par Carol Saba,
responsable de la communication de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France*

Préliminaire – Epilogue

Le pape Benoît XVI a terminé son voyage officiel en Turquie. Il a rencontré Sa Sainteté le Patriarche Bartholomée, Patriarche Œcuménique de Constantinople un des moments forts de la visite. C'est le troisième Pape depuis Paul VI (visitant Athénagoras) et Jean Paul II (visitant Demétrios) qui se rend au Patriarcat Œcuménique, premier centre de la communion des Eglises orthodoxes. Il est encore tôt d'analyser les retombées positives de cette visite ayant aussi une valeur hautement symbolique.

Sur le plan des relations de l'Eglise catholique avec l'Islam, cette visite a permis sinon d'assainir la situation fortement tendue depuis les déclarations de Ratisbonne du moins de la décrisper. Sur le plan orthodoxe, la rencontre Benoît XVI-Bartholomée 1^{er} constitue en soi un évènement non pas dans la rencontre de deux hommes qui se connaissent et qui se sont rencontrés à plusieurs reprises mais plutôt dans leur rencontre en tant que chefs d'Eglises, à ce moment précis, à Istanbul, au siège même du Patriarcat Œcuménique, dans ce Phanar dépouillé mais qui, en dépit des difficultés qui l'entourent, continue à témoigner de la foi avec humilité et force. C'est toute la force symbolique de cette rencontre, entre le successeur de Pierre et le successeur d'André. Cette rencontre est par ailleurs importante en ce qu'elle constitue un réchauffement du dialogue œcuménique au plus haut niveau entre les deux Eglises. Elle est aussi porteuse d'une espérance, celle d'une nécessaire audace à affronter ensemble les défis de l'unité des chrétiens dans le « processus de réconciliation dans la charité et la vérité » selon les termes de Bartholomée 1^{er} accueillant Benoît XVI lors des vêpres du 29 novembre au Phanar. La déclaration commune signée par les deux hiérarques de l'Eglise est en soi un signe fort porteur d'une promesse d'espérance pour l'avenir. D'ailleurs, la très belle photographie des deux hiérarques joignant leurs mains dans un signe fort d'unité saluant, sans ascendant de part et d'autre, le monde à partir du balcon du Phanar au Patriarcat signifie aussi toute la force symbolique de cette rencontre qui manifestement, et au-delà des conjonctures de toute visite officielle de la sorte, faisait transparaître le bonheur des successeurs de Pierre et d'André d'être ensemble, pour eux et pour l'Eglise. Sur un plan plus général, cette visite était aussi l'occasion de rappeler, ce que d'ailleurs fait la déclaration commune, un certain nombre de principes dont le

respect est indispensable dans le cadre des discussions actuelles entre l'Union Européenne et la Turquie.

J'avais accompagné en septembre dernier, un groupe de journalistes français de l'AJIR (Association des Journalistes d'Information Religieuse) qui s'est rendu au patriarcat en guise de préparation du voyage papal. Visite courte mais dense, elle nous a permis de s'imprégner profondément de l'environnement où devrait se dérouler la visite papale et d'avoir l'éclairage de ses principaux acteurs et à leur tête, le Patriarche Bartholomée 1^{er} qui accueilli Benoît XVI. En guise de partage, je livre ci-après mes impressions personnelles de voyage sur Istanbul, sur le Patriarcat Œcuménique, sur Sa Sainteté Bartholomée 1^{er}, sur Chalki, l'Institut de théologie orthodoxe du Patriarcat fondé en 1844 et dont le fonctionnement a été suspendu par les autorités turques depuis 1971, etc.

**

A Istanbul, en préparation de la visite de « Rome » à « Constantinople »

J'ai accompagné à Istanbul, avec le Métropolitain Emmanuel, une dizaine de journalistes français spécialistes de l'information religieuse. Le voyage se déroula du 16 au 20 septembre dernier au beau milieu de la tempête provoquée par le discours de Benoît XVI à Ratisbonne. L'objectif de ce groupe était de préparer la visite papale en Turquie et, particulièrement, au Patriarcat Œcuménique.

Benoît XVI sur les pas d'une tradition papale

Il est de tradition depuis la visite de Paul VI au Patriarche Athénagoras que la première visite à un siège orthodoxe d'un nouveau primat de l'Eglise de Rome soit réservée au primat d'honneur de l'Eglise orthodoxe, l'évêque de Constantinople, Nouvelle Rome. Elu en avril 2005, Benoît XVI s'apprêtait en novembre 2005 à honorer cette tradition en acceptant l'invitation de Bartholomée 1^{er} de venir prier avec lui, au Phanar, à l'occasion de la Saint André, premier appelé des Apôtres, protecteur du siège de Constantinople. Mais c'était sans compter avec les complications diplomatiques, Benoît XVI étant à la fois évêque de Rome et chef de l'Etat du Vatican. Aussitôt annoncée, aussitôt reportée, la visite de « Rome » à « Constantinople » devait passer par une visite d'Etat du chef du Vatican en Turquie. Le voyage papal aura lieu finalement un an après, en novembre 2006. La rencontre avec le Patriarche Œcuménique a été l'une de ses étapes majeures.

Aéroport d'Orly, une des premières échelles de l'Orient

Belle journée ensoleillée que cette journée de vendredi 16 septembre. Je suis à Orly. J'embarque pour Istanbul. L'aéroport d'Orly, devenu en quelque sorte l'aéroport des villes du Sud, est pour nous autres levantins vivants à Paris, une des premières échelles

du Levant et de l'Orient. Le guichet à destination de la capitale de la Sublime Porte semble bien embouteillé ce matin. Beaucoup de turcs, peut-être des Stambouliotes qui reviennent au pays, mais il y a là aussi un groupe de français affichant une jovialité communicante très en phase avec cette belle journée de fin d'été, visiblement tous contents de leur destination choisie. Ils sont accompagnés d'une illustre personnalité littéraire française, celle connue d'avoir le regard vif et bleu azur, Jean d'Ormesson. « *Vers l'Orient compliqué, je m'envole avec des idées simples* », disait le Général de Gaulle en 1941 en route vers le Liban. Cette citation me revient systématiquement dès que je tourne mon esprit vers l'Orient car elle résume bien à disposition intellectuelle à adopter à l'approche des questions dites « orientales ». C'est mon deuxième voyage au cœur du pays de la Sublime Porte. Mon premier voyage remonte à 2004. L'Assemblée des Evêques Orthodoxes de France entamait alors une série de visites aux Eglises Mères en commençant par le Patriarcat Œcuménique. Premier contact avec Istanbul, c'était pour moi une sorte de mise en bouche, rapide et éclairée. Beaucoup d'images se sont néanmoins imprimées dans ma tête. Mais j'en suis resté sur ma faim. Mon deuxième voyage a bénéficié de l'antériorité du premier et m'a permis de s'imprégner plus profondément d'Istanbul, de l'esprit de cette ville, à la fois mystique et charnelle.

Décrypter les coulisses stambouliotes de la visite papale mais ... Benoît XVI nous grille la politesse

Nous partions en « *éclairés* » deux mois à l'avance. Notre feuille de route était simple. Il nous fallait situer les lieux de la visite papale, décrypter son environnement mais aussi et surtout, rencontrer le Patriarche Bartholomée. Nous voulions travailler tranquillement dans les coulisses. Mais le pape a voulu autrement. Benoît XVI venait, à Ratisbonne, de nous griller la politesse ! A peine atterris à Istanbul, nous étions rattrapés par l'actualité la plus chaude. Ratisbonne, ville allemande devenue tout d'un coup aussi célèbre que Venise mais pour d'autres raisons, était sur toutes les lèvres. Les commentateurs critiques se donnaient à cœur joie. La leçon théologique de Benoît XVI prononcée le 12 septembre a précédé de peu notre arrivée à Istanbul ! Le pape, et pour certains le cardinal théologien, venait de prononcer un discours académique sur les rapports de la foi et de la raison. Certains passages relatifs à l'Islam et son rapport à la violence ont enflammé, à tort ou à raison, le monde musulman. Déjà tendue en raison des complications liées à l'avancement de son projet d'adhésion à l'Union Européenne, la Turquie ne tarda pas à ouvrir le feu. Une certaine fébrilité journalistique s'empara du groupe. Les analyses coulaient à flots. Certains pensaient qu'il s'agit là manifestement d'une erreur de casting, un dérapage que la diplomatie vaticane aurait dû empêcher. D'autres affirmaient la thèse selon laquelle un tel discours exprime peut-être la volonté délibérée du saint père de « marquer » le terrain mais aussi de provoquer un vrai débat de fond. Difficile à dire et à trancher. En tout cas, la visite papale, raison d'être de notre voyage à Istanbul, nous semblait tout d'un coup compromise. Complication supplémentaire, le cardinal Ratzinger, devenu Benoît XVI, ne s'était-il pas exprimé contre l'adhésion de la Turquie à l'Union Européenne ? Certains soutenaient qu'il s'agissait là d'une opinion personnelle du cardinal qui n'engage pas forcément celui qui est devenu pape. En effet, la position papale semble avoir évolué depuis. Les récentes déclarations faites à la veille du voyage à Istanbul et

au cours du voyage laissent à penser que la position du Vatican et du pape lui-même aurait évolué sur cette question. En tout état de cause, au moment de notre atterrissage à Istanbul en septembre dernier, la partie semblait être très serrée et le voyage le plus attendu était désormais devenu le plus sensible et peut-être hypothétique.

Au bord du Bosphore, quartier du Fener (Phanar), à deux pas de la « Rum Patricaneh »

Pour être proche du Patriarcat appelé ici « *rum patricaneh* » (Patriarcat des Rums), j'ai logé dans un petit hôtel, Daphnis Hôtel, une ancienne bâtisse du quartier traditionnel du Phanar rénovée et transformée en hôtel de charme, meublé et décoré, à la mode stambouliote. Situé au bord de la célèbre *Sadrazam Ali Pacha Cadesi*, avenue qui longe le Bosphore, Daphnis est une recommandation réussie de Père Arsénios, d'une part, en raison de sa proximité directe avec le Patriarcat (à cinq minutes à pied) et d'autre part, de sa belle exposition frontale et inégalée sur le Bosphore. On est là en plein dans le quartier du Phanar¹, un des deux quartiers qui longe la Corne d'Or (Halich). Ce fut dans le temps, le quartier le plus bourgeois d'Istanbul, celui qui était le lieu de résidence de la bourgeoisie d'origine byzantine. Il était saupoudré d'anciennes maisons en bois, des synagogues et des églises dans le plus traditionnel style byzantin et ottoman. Pierre Loti en fut attiré par la beauté spirituelle du lieu qui exerça sur lui une forte inspiration. D'ailleurs le café Pierre Loti, pas très loin d'ici, est devenu un lieu de pèlerinage des nostalgiques de l'Istanbul de Loti. A ma grande joie, la chambre qui m'a été affectée a une superbe vue sur le fleuve et est dotée d'une belle terrasse qui domine le Bosphore et offre une des vues panoramiques des plus reposantes. J'arrive à Istanbul en fin de journée, et à l'hôtel pratiquement au coucher du soleil. Je dépose mes valises. La terrasse est un cadeau inattendu du ciel. La belle vue sur le Bosphore en rajoute au charme du moment. Il fait beau, le soleil s'éclipse et se couche lentement en chatouillant doucement par ses rayons l'eau du Bosphore. Je ferme les yeux et je contemple ce moment de petit bonheur gratuit, une grâce d'intemporalité que seul l'Orient peut offrir. Le voyage et la fatigue du vol sont déjà derrière moi.

Place de Taksim, la grande rue piétonne d'Istiklal Cadessi ... un mélange d'Orient et d'Occident

Pour comprendre ce qu'est l'animation nocturne d'une ville d'Orient, il faut aller à la place *Taksim*, ancien quartier des ambassades, dans la Rive Européenne d'Istanbul, où se trouve toujours le Consulat de France. A la tombée du soir même de mon arrivée à Istanbul, à la veille de l'arrivée du groupe de journaliste, j'ai profité du temps libre dont je disposais pour aller à la place Taksim, dans la région de l'ancienne Pera. Quittant le quartier du *Fener Halich* où se trouve mon hôtel à proximité du Patriarcat, mon taxi longe la Corne d'Or et se dirige vers le deuxième pont, le pont de Galata, qui

¹ P040

relie les deux rives européennes d'Istanbul. Une fois le pont traversé, il remonte du côté de la Tour de Galata vers la grande place de *Taksim*. L'animation est telle que vous ne pouvez point rester indifférents. Dès l'arrivée à la grande place, vous êtes accueillis par les marchands de fleurs qui font légion ici. Les vendeurs de galettes chaudes aux sésames se pressent aussi en poussant leurs chariots déjà âgés et éprouvés par les années, pour écouler à la criée, cette délicieuse curiosité culinaire méditerranéenne par excellence. L'odeur des épis de maïs grillés à la façon traditionnelle orientale au charbon s'offre à vos narines, ainsi que celle des châtaignes chaudes, croustillantes et qui s'ouvrant sous la pression de la chaleur dégagent une odeur appétissante qui vous pousse forcément à la consommation. La vraie grande promenade est celle qu'il faut faire à pied (pas moyen de faire autrement) dans la grande et interminable rue piétonne d'Istiklal Cadessi. Les cireurs de chaussures sont là. Bien qu'ils aient quittés leur habit traditionnel, ils gardent toujours néanmoins ce coffret traditionnel de cirage, en bois ou en étain, souvent finement décorés avec des représentations et des calligraphies taillées à la main. Les clients y posent délicatement leur pied pour un cirage express et souvent à bas pris. Les restaurateurs à la façon orientale vont chercher les clients dans la rue et les entraînent chez eux, grâce à un discours commercial bien rôdé vantant le décor, le menu, l'ambiance de leur restaurant ... Si vous vous détournez de leur marketing racoleur, ils ne sont point vexés et enchaînent les mêmes litanies avec d'autres clients potentiels qui arrivent derrière vous ... ! A Istiklal, la musique domine l'ambiance et donne à cette immense rue piétonne une atmosphère de kermesse permanente. De grands amplis sont branchés à l'extérieur des très grands magasins de musique et diffusent en boucle, une musique rythmée et vibrante, à la fois nostalgique et joyeuse, une musique balkanique et méditerranéenne, ce nouveau mélange qui fait tabac dans toute la sphère de la Nouvelle Europe du Sud qui allie à superbe le jazz moderne au jazz oriental, les instruments modernes électroniques à des instruments plus classiques, tel que le Oud (Luth), le Kanouni (Kanoun, instrument à corde) et la kamanja (une forme de cythare orientale). Cette musique est inspirée. Elle vous capte littéralement, vous attire et je dirais même vous envoûte et vous aime. Dans chacun de nous, il y a une grande part de mystère, un appel d'Orient enfoui au plus profond de notre être. Cette musique réveille en vous les sensations de cet appel et le fait remonter petit à petit à la surface. Flâner ici est aussi une vraie promenade culinaire non seulement pour les touristes mais aussi pour les stambouliotes qui se pressent pour consommer. Comment ne pas être attirés par les vitrines des traiteurs qui proposent des variétés de mets et mettent en scène de multiples plats cuisinés, chauds ou froids, mais aussi toutes formes de brochettes finement décorées dont certains reposent dans de grands plats et d'autres ont trouvé le chemin des grillades et se font purifier dans des braisiers énormes. Les pâtisseries orientales les plus diverses s'offrent à votre regard intéressé dans des étalages présentés à l'oriental avec beaucoup de désordre mais aussi de goût. Les *loukoums* coulent à flots, aux pistaches, aux amandes, aux fruits, il y a même au chocolat ! Tout cela offre aux passants, aux touristes, un grand rituel culinaire de communion. Tout est là pour aiguïser vos papilles, pour provoquer vos sensations et tester votre sensibilité. Vous êtes constamment sollicités par ces étalages divers, ces saveurs, ces odeurs, ces senteurs, cette musique joviale et nostalgique, tout cela est le propre d'une ville d'Orient qui vous parle et vous touche. J'y ai trouvé quelques uns de mes repères

orientales, de ce Levant que je chéri beaucoup et dont je suis originaire et tant redevable. C'est ici que nous avons réalisé aussi la double identité ou du moins le double attrait asiatique et européen de cette Turquie qui se cherche et cherche ses repères à la fois dans un enracinement identitaire mais aussi dans une projection de soi qu'elle se veut aujourd'hui européenne. Dans ces rues, vous croisez principalement une jeunesse qui semble avoir les mêmes repères que celle des grandes métropoles européenne, même si l'expression culturelle et comportementale n'est pas forcément la même. Au restaurant bar « 360 » où nous avons dîné, l'attrait de l'Europe est manifeste et fortement perceptible dans le type de clientèle qui fréquentent cet établissement, un des plus branchés d'Istanbul, perché sur le toit d'un des immeubles de la rue piétonne d'Istiklal Cadessi et offrant une des plus belles vues sur la ville.

Sainte Sophie² et la Mosquée Sultan Ahmet dite Moquée Bleue³, un face à face plein de sens

Ma première destination le lendemain de mon arrivée fut la cathédrale Sainte Sophie. Avant d'y aller, j'ai goûté à un de ces réveils matinaux que seul l'Orient peut offrir. C'est le chant matinal du Muezzin de la mosquée la plus proche qui fut mon réveil matin et qui m'a rappelé que je n'étais pas à Paris, 15^{ème}, mais bien au bord du Bosphore. Le Muezzin appelait les fidèles musulmans à la première prière du matin et les y exhortait car « la prière est meilleure que le sommeil ». J'arrive vers les 9h à Sainte Sophie, la queue est déjà très longue pour y entrer. Il y a des endroits qui vous marquent parce qu'ils sont rentrés dans votre imaginaire et dans votre inconscient bien avant que vous ne les ayez vu par les yeux du corps. Tel est le cas de la cathédrale Sainte Sophie un des lieux hautement symboliques de l'orthodoxie, porteur d'une beauté et d'une richesse architecturale incommensurable, faite d'harmonie et de plénitude. Je contemple Sainte Sophie de l'extérieur. Je ne viens pas ici en touriste. Je sollicite de loin une bénédiction et je me tourne pour aller en face, vers la Mosquée Bleue, la mosquée dite du Sultan Ahmet, érigée en 1609 en face de Sainte Sophie et selon son modèle architectural. Déchaussé, j'accède à l'intérieur de la mosquée émerveillé par cet intérieur imposant et richement décoré. Ce face à face de Sainte Sophie et de la Mosquée Bleue, l'une se trouvant dans l'axe de l'autre, est à la fois un rappel géographique plein de sens d'une double présence, d'un dialogue permanent entre l'Islam et le Christianisme mais aussi d'un appel d'espérance d'une nécessaire coexistence à inventer, pacifique et respectueuse des traditions respectives de ces deux religions implantées sur cette terre.

Le 'KapaliCarsi', le Grand Bazar⁴

Je disposais encore de deux heures devant moi avant de revenir déjeuner au Patriarcat. J'ai décidé d'aller voir le Grand Bazar. Après Sultan Ahmet, j'ai pris un café truc sur la belle terrasse du Café Médusa situé au pied de Sainte Sophie puis je me dirigeai à pied vers le Grand Bazar. Lieu unique, dont les fondations remontent à l'an 1481, le

² P002

³ P001

⁴ P017

Grand Bazar n'a à mon sens nul par ailleurs son équivalent. Lieu de détente, de convivialité, de vente et surtout de marchandage, il est formé de galeries richement décorées qui se superposent et s'emboîtent quasiment à l'infini⁵. Il doit y avoir dans les 7000 échoppes et magasins où tout se vend et s'achète. L'adage oriental dit que lorsqu'on va au marché, c'est pour acheter ou pour vendre. En effet, il est difficile de flâner sans être sollicité par les marchands et au fur et à mesure où vos pas se succèdent, les prix volants très hauts, dégringolent par paliers pour revenir à quelque chose de raisonnable qui, soit dit en passant, peut toujours être baissé encore, par un levantin ! Le MisriCarsi (le bazar égyptien), le marché des épices, valait aussi le détour. C'est une vraie promenade enivrante par les odeurs des épices, venant de tous les coins de la terre, d'Orient, d'Asie, d'Afrique, du Brésil ...

Villes d'Orient, villes d'Occident

Comme toute ville d'Orient, Istanbul déploie un cérémonial incessant d'extériorité. Son langage est fait d'expressions, de gesticulations et d'échanges où le corps, la parole et le regard se croisent et s'échangent parfois dans une futilité désintéressée. Très vite, le dépaysement se transforme en émerveillement, la crainte en confiance et la réserve en éclosion des sens et des regards. Partout où vous y allez, vous plongez dans une marée humaine qui bouge et se meut. A première vue, vous vous sentez assaillis mais, rapidement, vous comprenez que vous en faites déjà partie et que vous êtes, d'une certaine manière, adoptés. Le code de la rue est encore, de nos jours, malgré la modernité rampante, un code de « communion ». Il suffit pour cela d'entendre comment les voitures se donnent à cœur joie à des concerts de klaxons, rituels sonores de communion. Pour un occidental, la rue est devenue un lieu « de passage », un lieu où on se transporte d'un endroit à un autre, un chemin vers une destination spécifique, vers un travail à faire, une course à accomplir, un rendez-vous à rejoindre. Pour l'oriental, la rue demeure un « lieu de vie », un lieu où se regroupent les personnes pour discuter, analyser et refaire le monde, un lieu où il est agréable de flâner, faire ses courses, regarder et se faire regarder, en un mot, un lieu de communion. En Orient, la ville est à la fois un espace public de communion, de partage, d'échange, de commerce et de détente.

Assimiler le « temps long » de l'Orient,

Plus que jamais l'Orient m'est apparu une fabrique de patience et d'endurance. Il faut savoir apprendre à donner du temps au temps. Nous comprenions au contact de personnalités aussi attachantes que pétillantes d'intelligence et de sensibilité comme le Patriarche Bartholomée ou le Consul Général de France à Istanbul, Monsieur Jean Christophe Peaucelle (*qui nous a reçu « royalement » au Palais de France dans la vraie tradition de générosité et d'accueil de la République, et qui nous a impressionné par sa culture, sa sensibilité intellectuelle et sa convivialité, en un mot un digne représentant de la France et qui pour moi, levantin que je suis, est dans la lignée de ces orientalistes qui, au-delà de la complicité intellectuelle avec l'Orient, ont un*

⁵ P019

rapport charnel avec celui-ci et ses représentations), nous comprenions qu'il fallait savoir donner du temps au temps et se dépouiller parfois de certains de nos préjugés occidentales pour bien comprendre l'essence de l'Orient et ses complications en les replaçant dans leur contexte historique, sociologique, culturel et géopolitique.

Istanbul, sous le signe de l'antinomie qui n'est point opposition

Une nouvelle fois, j'ai succombé à la séduction d'Istanbul. Pesantes et furtives, les villes d'Orient vous surprennent puis vous conquièrent mais ne vous laissent jamais indifférent. De même, ville intrigante et attirante, animée et époustouflante, Istanbul n'indiffère point. Elle vous marque et vous séduit. Conquérante sans qu'elle soit envahissante, elle se présente à vous sous ses multiples facettes. Là où se tourne le regard, il se pose sur des sites, des monuments, d'anciens bâtiments, des petits séraïls, des demeures de charme, des lieux chargés d'histoire, de grandeur et de majesté mais aussi d'authenticité. Ville à double visage, Istanbul est à la fois asiatique et européenne, moderne et traditionnelle. Les coupoles et les minarets s'élancent ensemble avec harmonie vers le ciel. Sainte Sophie salue tous les matins la mosquée bleue qui se trouve dans son axe direct. Une fois imprégné par ce mélange d'antinomie, les choses vous paraissent moins dichotomiques qu'à première vue. Istanbul est une ville complexe mais sans complexes. Elle est à la fois dominante et dominée, calme et bruyante, accueillante et envahissante, sombre et lumineuse, mystique et charnelle, contemplative et active, asiatique et européenne. Bouquet garni de sensations et d'impressions, une vraie mosaïque de visages, de couleurs, de parfums, d'expressions. Istanbul se donne et se retire, une ville où l'Occident s'étire et s'étale de plus en plus et où l'Orient, trop présent aussi, se condense et se concentre. Placée sous le signe de l'antinomie, cette ville vit constamment des contradictions multiples, génératrices d'oppositions mais aussi de synthèses. C'est une ville qui a accumulé les « strates » de l'histoire tout en respectant les particularités de chacun d'elles.

Les fresques et mosaïques de Chora⁶, un ancien centre monastique, majestueux, « en dehors des murs »

Le samedi après midi, nous visitons avec le groupe désormais au complet, l'ensemble monastique de Chora, ses fresques et mosaïques. Impressionnant. Des programmes iconographiques presque complets sur les thèmes de l'enfance de Jésus, de la Nativité, du massacre des innocents, des scènes de la vie de la Sainte Mère de Dieu, de sa Dormition... C'est ma deuxième visite à Chora, et ce qui me marque le plus à chaque fois c'est les fresques de l'Anastasis, cette composition monumentale, très bien préservée, où le Christ tire avec beaucoup de dynamisme et de force, Adam et Eve de leur tombeau.

⁶ P023

Divine liturgie dominicale et patriarcale au Phanar, Visite de la bibliothèque patriarcale et long entretien avec Sa Sainteté Bartholomée 1er

Dimanche matin, j'arrive au début des Matines à la cathédrale patriarcale placée sous la protection de Saint Georges. Le Patriarche est accueilli aux portes de l'église. Suivi des diacres et des prêtres, il s'avance vers le sanctuaire. Après les prières devant les portes royales, il donne sa bénédiction patriarcale aux fidèles et se dirige au Trône de l'Eglise patriarcale d'où il présidera à la célébration. Un seul prêtre célèbre à l'autel, deux diacres du Patriarche l'assistent. Deux autres diacres, en simple soutane, et sans vêtements liturgiques, se dressent en sentinelles et veilleurs aux pieds du Trône Patriarcal, l'un à droite, Maximos, deuxième en rang des diacres du patriarche et l'autre à gauche, Bisarion, le quatrième en rang. Les fidèles s'empressent pour rentrer dans l'église, vénèrent les icônes, allument des cierges et s'installent dans les rangées et sur les bancs latéraux. Des rayons de soleil, bien prononcés, transpercent les fenêtres hautes du sanctuaire et inondent le sanctuaire de luminosité. Un rayon bien prononcé dans l'axe du Trône Patriarcal semble entourer sa Sainteté⁷. Deux chœurs, un de droite et un de gauche, entonnent les chants par alternance entre eux et avec le Patriarche, dans la plus pure tradition byzantine phanariote. Je remarque l'absence, entre les mains des chantres, de livres de notes musicales. On privilégie ici la tradition orale du chant liturgique. Le chant ici est majestueux mais en même temps dépouillé et priant. Il dialogue avec la sensibilité liturgique des priants mais il est principalement tourné pour être une louange de prière tournée vers le Seigneur. J'ai remarqué à l'emplacement des chœurs à gauche et à droite, la présence d'enfants et de jeunes adolescents portant soutanes et qui assistent les aînés dans les chants. Il s'agit là semble t'il d'une tradition locale d'initiation et de transmission orale de *l'iphos* du chant liturgique entre les trois générations, jeunes, moins jeunes et les plus âgés, tous au service de la liturgie. Mes interlocuteurs préfèrent parler de « chants » liturgiques plutôt que de « musiques » liturgiques. La nuance est en effet, de nos jours, de taille car dans certaines églises, la musique semble parfois prendre le dessus sur le chant qui doit rester une louange. Vers la fin des Matines, le groupe des journalistes qui ont visité tôt Sainte Sophie, sont venus nous rejoindre. Pour honorer notre groupe venant de France, le patriarche me fait dire par le diacre Maximos de s'approcher avec le groupe pour nous installer sur les bancs latéraux proches de lui⁸. Du haut de son Trône patriarcal, Bartholomée préside à la célébration, chante, bénit, entonne le Crédo au devant des fidèles, et dans son homélie explique le sens de la fête de Sainte Sophie, fête du jour. Tout le monde dans le groupe fait un clin d'œil à notre chère Sophie (de Ravinel) et à moi-même, elle en raison de son prénom et moi en raison du prénom de ma petite Sophia, deuxième en rang de mon petit harem. A la fin de la liturgie, Sa Sainteté dit quelques mots de bienvenus à l'attention des différents groupes de fidèles venant de pays orthodoxes, notamment la Roumanie, et s'adresse particulièrement au groupe des journalistes venant de France. Après la liturgie, nous avons visité la grande bibliothèque du Patriarcat qui comporte de nombreux livres théologiques, liturgiques et surtout de nombreux manuscrits très anciens. Nous nous retrouvons en fin de journée pour une rencontre-discussion, finalement assez longue, avec Sa Sainteté où il

⁷ P045

⁸ P0031

a été question de Ratisbonne, des déclarations du Pape, du rapport à l'Islam, des perspectives de la visite du Pape, des relations du Patriarcat avec les autorités turques, des contraintes juridiques et administratives auxquelles le patriarcat fait face, du dialogue œcuménique avec l'Eglise catholique, des relations inter-orthodoxes et des préparatifs pour la tenue du grand concile pan orthodoxe. Un entretien franc, direct, convivial et enrichissant, apprécié par tout le monde. Nous nous sommes séparés avec Sa Sainteté avec l'espoir de le revoir lors du dîner offert au groupe par le Consul Général de France au Palais de France à Istanbul.

Bartholomée 1^{er}, à la croisée des chemins,

J'ai eu l'occasion d'approcher à plusieurs reprises pendant ce voyage Sa Sainteté Bartholomée 1^{er} et d'avoir des discussions avec lui. En dire quelques mots serait aussi une forme de restitution des sentiments qu'il a laissés en nous. Patriarche œcuménique depuis 1991, cet homme impose le respect et l'admiration. A l'image du vrai évêque, il est à la fois digne et populaire. Polyglotte, il est capable de soutenir une conversation en turc, anglais, français, italien, allemand et bien entendu, en grec, sa langue maternelle. En bon pasteur, à l'image de celui qu'il sert, le Christ, son Seigneur et son Dieu, il a une parole adaptée pour chaque situation et pour chaque public qu'il reçoit et Dieu sait s'il en reçoit. Il s'arrête volontiers pour bénir un enfant, adresser un mot de réconfort à une vieille fidèle d'Istanbul ou pour parler avec un jeune qui avec respect sollicite son regard. Il est capable aussi de s'arrêter parfois pour saisir un moment d'insolite comme lorsqu'il s'y plaît de taquiner avec son bâton d'évêque les chats qui rodent partout au patriarcat. Il agit, réagit, instruit, apaise, dirige, oriente, accueille, explique, reçoit fidèles et officiels, moines et ecclésiastiques, écrivains et journalistes, hommes de lettre et hommes politiques venant du monde entier et des horizons les plus divers. Convivial, c'est un homme qui adore faire des plaisanteries sur lui-même et sur les autres. C'est sa façon à lui, à l'instar des leaders charismatiques d'Orient, d'installer le relationnel dans un rapport de confiance plutôt que dans un rapport de frontalité. Bartholomée est un homme de l'Orient, de cet Orient levantin, cosmopolite et hellène, de cet Orient qui a son code spécifique dans l'expression et dans le relationnel. Ayant fait des études à Rome et à Munich, il a aussi connu et expérimenté l'Occident et ses bienfaits de rigueur et d'organisation. Il dirige d'une main ferme mais aimante, l'administration patriarcale veillant sur le moindre détail et en cela, tout le monde adhère à son autorité paternelle. Dynamique mais doté de beaucoup de flegme, il bataille sur tous les fronts et ne doit décevoir personne. Il se trouve aujourd'hui de plus en plus à l'intersection de plusieurs confluences mais aussi doit gérer avec hauteur beaucoup de contradictions parfois difficilement surmontables. Il est l'objet d'une très grande attente de la part de tout le monde. Sollicité de partout, il est aussi au centre de tout et tous les regards se tournent vers lui comme vers un centre. Mais au-delà de tout cela, transparait aussi la solitude d'un homme conscient de sa charge, de son rapport autant à l'Histoire qu'à la petite histoire dans son expression la plus ponctuelle et conjoncturelle. Dépositaire d'une grande mission et d'une grande charge, il se trouve à la croisée d'une époque charnière, pleine d'espérance mais aussi de contradictions et de difficultés. Citoyen turc, né en Turquie, formé dans les écoles de ce pays qui est le sien et celui de ses ancêtres depuis toujours, initié à la théologie au

sein de l'illustre école théologique de Chalki mais aussi à Rome et à Munich, il est aussi l'héritier et le continuateur de la tradition de Byzance, de cet hellénisme porteur d'universalité. Tirailé, comme l'est aujourd'hui la Turquie entre deux tentations asiatique et européenne, il assume ce qu'il est à savoir un citoyen turc mais aussi le Patriarche œcuménique, diacre de l'unité orthodoxe, fidèle serviteur du Christ ressuscité. Il est un ardent défenseur de l'entrée de la Turquie en Union Européenne voyant en cela non pas le signe d'une quelconque rupture, discorde ou opposition mais un moment de réconciliation, de synthèse et d'accomplissement. Il s'y plait souvent à répéter que la Turquie qui se trouve à l'intersection de deux mondes géopolitiques, a la vocation d'être un pont entre l'Orient et l'Occident, entre le christianisme et l'islam. Conscient des difficultés de son patriarcat dans ce cadre, il ne les occulte point et dans un langage de vérité et de responsabilité défend l'entrée de son pays à l'Union Européenne plaçant le débat dans une perspective historique mais aussi dans une projection visionnaire de la nécessité de réunir, ici et maintenant, l'Orient et l'Occident. Chef d'une toute petite communauté réduite à une poignée de milliers de fidèles orthodoxes vivant principalement à Istanbul, il est en même temps le patriarche œcuménique, celui qui dans la conscience de l'Eglise orthodoxe universelle, est le « *primus inter pares* », le premier parmi les égaux des primats de l'Eglise orthodoxe. En dépit des difficultés internes du monde orthodoxe d'aujourd'hui, il a la charge la plus difficile d'être, au sens le plus ontologique du terme, le « diacre » de l'unité pan orthodoxe, dans une logique de rassemblement à tous les charismes orthodoxes de Moscou à Antioche, de Bucarest à Belgrade, de la France au Continent américain. L'orthodoxie n'est-elle pas unie dans la foi et plurielle dans l'expression ? Défenseur d'une longue tradition chrétienne orthodoxe, celle de la Grande Eglise, dont les racines remontent aux temps apostoliques et qui se place sous la protection du premier appelé des Apôtres, Saint André, il se doit d'être aussi l'homme qui, avec l'aide de ses pairs dans la foi, les autres primats de l'Eglise orthodoxe, devrait projeter l'Eglise orthodoxe dans l'avenir et l'aider à résoudre les contradictions du monde moderne. Il est celui qui doit œuvrer pour trouver entre les différentes Eglises orthodoxes un point d'équilibre, d'harmonie et d'organisation qui permet à cette Eglise d'inventer un langage, comme l'ont fait les Saints Pères, Basile, Chrysostome, Naziance, Palamas etc., qui soit parlant à l'Homme d'aujourd'hui pour témoigner du Christ au cœur même du monde sécularisé de notre époque. Son patriarcat vit actuellement une des périodes les plus charnières et les plus difficiles de son existence. Il tente d'y faire face avec sérénité, courage et détermination. Tout en se présentant comme un fidèle citoyen turc, il défend ouvertement la position qu'il représente conscient d'être, dans la longue lignée des patriarches de Constantinople, le dépositaire d'une longue tradition ecclésiale dans ces contrées. Il se sent de plus en plus investi par cette vocation d'être, ici et là, contre vents et marées, non seulement un témoin du Christ ressuscité mais aussi celui qui agit comme un passeur de la foi et celui qui porte sa foi, non pas comme une épée qui tranche mais comme un étendard sacré et accueillant qui signifie le Christ et indique son chemin. Sa rencontre avec Benoît XVI, chef de l'Eglise de Rome, à cette époque difficile et charnière faite de tensions et d'incompréhensions, est au-delà des conjonctures ponctuelles de la visite, une promesse, la promesse de la rencontre avec l'autre, la promesse de la compréhension de l'autre, la promesse d'une audace et d'un retournement qui malgré les difficultés du moment et de l'histoire pourraient agir pour

apaiser les tensions et apporter la paix. Plus que jamais, en ce qu'il est et en ce qu'il représente, Bartholomée m'est apparue, après mon patriarche bien aimé, Ignace IV d'Antioche, mon patriarche aussi.

En chemin vers Chalki

Le lendemain de la liturgie dominicale, nous embarquons vers l'île de Chalki, la dernière des trois îles à proximité d'Istanbul. Le ciel était un peu couvert lorsque nous quittions les rivages d'Istanbul. Au fur et à mesure de notre avancée en mer, le temps s'est dégagé et le soleil a installé sa demeure ajoutant le beau temps au déroulement de cette journée mémorable. Le bateau s'approche de l'île de Chalki. Nous apercevons de loin la belle colline⁹, où le monastère de la Trinité est érigé et où se trouve la fameuse école de théologie de Chalki. Chalki est une île piétonne. Seuls les chevaux ont voix au chapitre dans les transports en commun. La voiture est indésirable dans ce lieu paradisiaque qui dégage une sorte de vécu paisible, serein, loin de tout. Etre là, en cette belle matinée, c'est quelque part se détacher de tout. Deux solutions pour accéder au monastère, à pied ou en calèche. Le choix a vite été fait. Nous embarquons deux à deux dans des calèches traditionnelles ce qui ajoutait encore davantage de pittoresque à notre périple vers Chalki. Une dizaine de minutes et nous voilà devant le grand portail en fer noir du monastère¹⁰. La cloche extérieure tirée, le portail s'ouvre et nous sommes accueillis par un homme en soutane noire, le père diacre Dorotheos, ancien ingénieur qui depuis 7 ans dédie corps et âme, avec réussite, à la bonne tenue et conservation de ces lieux, un homme vif malgré son âge, polyglotte, marrant et d'une intelligence et d'une culture encyclopédiques. Il sera notre guide sympathique pour la découverte des lieux.

Chalki, un lieu magique, chargé d'histoire, un lieu qui attend sa réouverture depuis 1971

Le temps s'est arrêté en 1971 à Chalki. Mais Chalki vit toujours. C'est ce qui nous frappa le plus du début à la fin de la visite. C'est en 1971 que la décision de fermeture de la seule école théologique orthodoxe du Patriarcat en Turquie, fondée en 1844, et qui a donc 127 années de service, a été signifiée au Patriarcat qui était encore dirigé à l'époque par feu le Patriarche Athénagoras, que sa mémoire soit éternelle. Depuis, les choses se sont figées. Et depuis un peu plus de trente ans, Chalki attend, Chalki espère, Chalki œuvre pour que l'attente et l'espérance deviennent réalité par la réouverture de l'Institut. Sur notre chemin vers le hall central, un buste de Kamal Ataturk, le père de la Turquie moderne avec une légende inscrite « la valeur la plus importante dans la vie est le savoir ». Chalki fut pratiquement le seul Institut théologique réellement pan orthodoxe. Il a formé quelques 330 évêques orthodoxes venants de différentes

⁹ P118

¹⁰ P089

juridictions, une bonne douzaine de patriarches œcuméniques, deux patriarches d'Alexandrie et deux patriarches d'Antioche et un nombre élevé de théologiens, de pasteurs, de psaltistes ... Il est des lieux qui sont chargés d'histoire mais dont le cœur continue de battre. Le monastère de la Trinité de l'île de Chalki, en est une illustration forte et poignante. Depuis trente ans, Chalki attend patiemment sa réouverture dans une forme de résistance déterminée, active et pacifique, une sorte de résistance/témoignage qui refuse la fatalité de l'histoire et ses contradictions et s'obstine à œuvrer pour rétablir le bon ordre des choses. Depuis trente ans, Chalki attend et espère.

« *Témoignez de la Vérité ...* »

Des paroles qui ont une résonance particulière dans ce lieu. Celles et ceux qui ont eu comme nous le privilège de visiter les plus petits recoins de l'Institut, de sa belle église dédiée à la Sainte Trinité¹¹, de sa bibliothèque riche de 60 000 volumes classés et répertoriés avec minuties et méthode, de ses jardins fleuris et épanouis ... constateront, abasourdis, que ce lieu est maintenu dans un tel état de vie, de propreté et de disponibilité comme si la fermeture n'avait jamais eu lieu, comme si demain matin, les étudiants se presseront de nouveau dans les salles de classe. Les salles de cours, les pupitres des étudiants, la bibliothèque, le réfectoire, la pharmacie, l'infirmerie ... tout est en parfait état et semble attendre le retour de la dernière promotion de la fermeture. On avait une telle impression de suspension du temps que si on se retournait derrière nous, nous risquons d'entendre le bruit des étudiants enjambant le grand escalier du hall central et s'orientant vers les salles de cours après la pause récréative qui dure depuis trente ans. Il y a ici une leçon de vie, une leçon de résistance, une leçon de témoignage vivant et actuel que les maîtres du lieu que nous avons rencontrés nous ont administré. Je vois encore le Père diacre Dorothéos, ce fidèle gardien des lieux, un homme d'une grande humilité et d'un charisme attachant, homme de science et de prière, bibliothécaire autodidacte, s'agiter dans une fébrilité juvénile malgré son âge pour nous expliquer l'histoire des lieux. Et voilà le métropolite Apostolos, « *évêque d'un diocèse sans fidèles et recteur d'un Institut de théologie sans étudiants* », selon la réflexion amusée et réussie de notre amie (Sophie de Ravinel) du Figaro, qui nous situe avec beaucoup d'intelligence non dénuée de réalisme et d'amertume le contexte historique de la création et de la fermeture de l'Institut ainsi que les efforts déployés par le Patriarcat avec persévérance, détermination et espoir pour sa réouverture. Dans le bureau du recteur, Mgr Apostolos, une belle photo qui semble résumer la situation, une photo de feu le Patriarche Athénagoras entouré du corps enseignant à Chalki même. Cette photo¹², prise à la veille de la fermeture, devait être peut-être une des dernières photos de Chalki avec son corps enseignant. Nous sommes tous revenus de Halki retournés au vrai sens du mot. Remplis d'amertume certes mais aussi d'un optimisme réaliste. Un proverbe ancien chez moi en Orient, dans la montagne libanaise, exprime bien cette patiente détermination « les goûtes d'eau finissent un jour par percer la pierre de la forteresse la mieux taillée ! ».

¹¹ P101

¹² P113

Mot de la fin, un temps de complicité, de convivialité et d'enrichissement

Notre voyage fut court mais dense. Figure emblématique des villes d'Orient, Istanbul exerce un charme qui vous installe dans une forme d'intemporalité. Le très beau temps qui nous avons eu la chance d'avoir, les rencontres que nous avons pu effectuées avec des personnalités attachantes et intelligentes, la découverte de lieux magiques chargés d'histoire, tout cela a accentué un sentiment de détachement, un sentiment d'avoir vécu un flottement agréable et temps de retournement. Au moment de notre séparation avant notre retour en France, nous avons tous le sentiment d'avoir vécu d'agréables moments d'amitié, de convivialité et de partage. Une certaine complicité aussi était née qui nous lie désormais au-delà de ce voyage. En dépit de la fébrilité provoquée par les déclarations de Ratisbonne, nous trouvions le temps d'aller à la rencontre d'Istanbul, de ses gens, de ses communautés, de ses monuments, de ses lieux chargés de grandeurs et d'histoire. Chacune de nos activités étaient l'occasion d'un enrichissement qui nous faisait découvrir la ville, ses codes, son esprit et son caractère. Petit à petit, on se dépouillait de nos préjugés en se laissant emporter par l'intelligence du lieu. Nous voilà retournés par cet Orient si attachant, si proche et si fuyant. Bien que nous soyons différents les uns des autres, nos regards et nos opinions se sont quand même croisés. Nous repartions tous d'Istanbul avec cette impression plus ou moins dense d'avoir vécu ensemble quelque chose de fort et de profond.

Paris le 4 décembre 2006